Systèmes de pensée en Afrique noire

17 | 2005

L'excellence de la souffrance

Les prophètes africains doivent-ils souffrir ?

Do African prophets have to suffer ?

Christine Henry

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/span/728>

DOI : 10.4000/span.728

ISSN : 2268-1558

Éditeur

École pratique des hautes études. Sciences humaines

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 171-194

ISSN : 0294-7080

Référence électronique

Christine Henry, « Les prophètes africains doivent-ils souffrir ? », *Systèmes de pensée en Afrique noire* [En ligne], 17 | 2005, mis en ligne le 05 juin 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/span/728> ; DOI : 10.4000/span.728

Les prophètes africains doivent-ils souffrir ?

Christine Henry

Chargée de recherche au CNRS
Centre d'études des mondes africains
(CEMAf) CNRS/Université de Paris 1/
Université d'Aix-Marseille 1/EPHE

Heureux ceux qui placent en toi leur appui !
Ils trouvent dans leur cœur des chemins tout tracés.
Psaumes, 84, 6.

Depuis Adam et Eve, condamnés le premier à gagner son pain à la sueur de son front et la seconde à enfanter dans la douleur, la pensée chrétienne abonde en images de la souffrance. La passion du Christ vient leur donner un sens et offre à toutes ces âmes douloureuses l'avenir de la Rédemption. Ainsi Max Weber peut reconnaître, à la racine de la douteuse théorie du ressentiment de Nietzsche, une intuition juste : celle « de l'originalité culturelle du christianisme comme rare exemple historique d'une "requalification religieuse" de la souffrance et de la douleur »¹. Dans la région du Golfe du Bénin où sont nés les prophètes dont nous allons parler – et pour autant que l'on puisse y retrouver aujourd'hui une pensée traditionnelle qui ne serait pas fortement travaillée par l'islam et le christianisme –, serait plutôt cultivée ce que Weber appelle une « théodicée du bonheur ». « L'homme heureux se contente rarement du fait d'être heureux ; il éprouve de surcroît le besoin d'y avoir droit. Il veut aussi être convaincu qu'il "mérite" son bonheur, et surtout qu'il le mérite par comparaison avec d'autres. Et il veut donc également pouvoir croire qu'en ne possédant pas le même bonheur, le moins fortuné n'a que ce qu'il mérite » (Weber, 1996 : 337). Gbehanzin, le dernier roi du Dahomey libre, alors qu'il n'était encore que

¹ J.-C. Passeron in
« Introduction » à *Sociologie des religions* de
Max Weber (1996 : 38).

le prince Kondo, composa une cantilène restée célèbre. Ce chant dépeint la vie comme un chemin semé d'embûches, comme une montagne escarpée qu'il faut « gravir avec un fardeau sur la tête »². Comment surmonter cette épreuve ? « Etre fidèle fils à l'endroit de son père », « marcher “dans les pas de ses aïeux” et ne point forligner », « vivre fidèle ami », rendre un culte à ses ancêtres ; « Surmonter l'épreuve, vois-tu ? c'est tout cela », chante le prince Kondo. Celui qui est ainsi « digne de la vie » sera « comblé de succès », le bonheur l'entourera, les dieux recevront ses offrandes et le béniront. A l'inverse, celui qui ne sait pas conduire sa vie, qui envie les autres et convoite leurs biens, abrège ses jours, et sans même tomber malade meurt. « Ta maladie, c'est le mésusage que tu as fait de ton bien », dit le prince. L'échec, la mort et la souffrance post-mortem — la non-ancestralisation et l'errance qui résulteront de la mort prématurée — apparaissent comme la punition méritée de l'incompétence, de l'inaptitude à surmonter les difficultés de l'existence.

Un trait commun aux vies des plus célèbres prophètes africains tient aux souffrances que leur a réservées le destin. William Wade Harris (env. 1850-1929) reçut de l'ange Gabriel la mission de convertir les païens alors qu'il était en prison. Quand son message souleva les foules en Côte d'Ivoire, il fut expulsé et reconduit *manu militari* dans son pays. Quant à Simon Kimbangu (env. 1887-1951), c'est quand il échoue à devenir pasteur³ que la voix du Christ lui ordonne de convertir ses compatriotes, action qui lui vaudra d'être pourchassé par les autorités belges et de finir sa vie en prison. Ces souffrances, vite assimilées par leurs adeptes à celles du Christ, leur permirent d'être considérés comme de nouveaux messies, des christes noirs. René Bureau suggère, à propos du harrisme, que ce sont ces persécutions qui font les « “prophétisme[s] réussi[s]” selon l'expression de Roger Bastide ; si Harris était resté, son mouvement aurait peut-être raté, tant il est vrai que la gestion prolongée du message est généralement un piège pour son héraut »⁴. Les cas de Harris et de Kimbangu, bien que trop rapidement évoqués, suggèrent que le malheur joue deux rôles différents dans leur destin prophétique. Le premier est

² Quenum, 1983 : 54.

³ Balandier, 1971 : 428.

⁴ Bureau, 1975 : 94.

que leur vocation naît dans une situation d'échec, la souffrance serait ici le déclencheur de la vocation⁵. Le second tient à la persécution qui suit la diffusion triomphante de leur Bonne Nouvelle, la souffrance viendrait là authentifier l'importance et la pertinence de leur message.

La carrière des prophètes que nous allons présenter ne s'inscrit pas dans ce schéma. Ils n'ont pas été persécutés et ont fondé des Églises qu'il leur a fallu gérer. Cet article se propose d'examiner quel rôle joue la souffrance dans la vie de ces prophètes, principalement dans celle de Samuel Oshoffa (1909-1985), qui fonda le Christianisme Céleste à Porto-Novo (Bénin). Bien que cette Église résulte d'une vision reçue par son fondateur, et qu'elle se prétende « unique » et « primitive », elle a été créée à l'imitation de l'Ordre sacré des Chérubins et des Séraphins, une des premières Églises du mouvement aladura⁶ dont Oshoffa fréquenta un temps une paroisse porto-novienne. Nous commencerons donc par examiner quelques aspects de la biographie de l'un des fondateurs de cette Église qui inspira Oshoffa. Enfin, l'exemple d'Oshoffa ayant suscité à son tour nombre de vocations chez ses propres adeptes, nous verrons dans quelles conditions Paul Sonounameto quitta le Christianisme Céleste pour fonder sa propre dénomination : l'Église d'Évangélisation de la Parole du Christ au Monde. Précisons préalablement que les événements biographiques dont nous allons faire état sont, pour leur majorité, extraits de récits produits par ces prophètes ou par leurs épigones et n'entretiennent donc avec la réalité des faits qu'un rapport qu'il est difficile de déterminer. Ajoutons encore, pour dessiner à grands traits les contextes dans lesquels ont émergé ces Églises, que les « Chérubins et Séraphins » et le Christianisme Céleste ont été fondés pendant la période coloniale, le premier en 1925 à Lagos, le second à Porto-Novo en 1947, tandis que « Parole du Christ au Monde » a été fondée en 1968, à Cotonou. Les deux premières s'inscrivent dans le mouvement général qui portait alors les Africains à vouloir reprendre en main les rênes de leur destinée, néanmoins elles naissent dans des contextes très différents. La région de Lagos était à l'épo-

⁵ Balandier dit à propos de Kimbangu : « Cet échec [au pastorat] constitue le choc favorisant (ou suscitant) la séparation, faisant naître le besoin d'agir en marge de l'église officielle... » (1971 : 428).

⁶ Terme yoruba emprunté à l'arabe et signifiant « ceux qui prient ».

que durement touchée par une série d'épidémies (grippe espagnole en 1918 et peste en 1925-26) qui conduisit à la dépression économique et à la famine (1932). Nombre de prêcheurs, qui s'étaient lancés sur les routes à la suite d'un appel divin, parcouraient la région pour appeler à une foi exclusive en Dieu. Ils soutenaient l'idée que seule la prière pouvait sauver et condamnaient tout recours aux ressources thérapeutiques de la tradition et pour certains à la biomédecine. Les Églises qu'ils ont fondées, dites « *aladura* », ont à leurs débuts surtout recruté dans un milieu citadin de jeunes relativement instruits⁷. Quand Oshoffa fonde le Christianisme Céleste, il rencontre un succès mitigé dans une ville moins troublée que Lagos vingt ans auparavant et par conséquent moins demandeuse de recours mystiques nouveaux. Oshoffa va essentiellement trouver des fidèles en milieu rural dans les villages de pêcheurs toffins des environs de Porto-Novo. Ce n'est qu'à la fin des années 1960 que l'Église, qui a déjà essaimé des paroisses au Nigeria et en Côte d'Ivoire, s'étoffe au Bénin, y commence un développement urbain et recrute dans le milieu des cadres appartenant à la classe qui va soutenir le gouvernement de Kérékou qu'un coup d'État porte au pouvoir en 1972. Paul Sonounameto quitte le Christianisme Céleste, à cette époque, quand l'Église, sous l'influence de sa nouvelle « clientèle », commence à s'organiser et à se bureaucratiser. L'offre religieuse chrétienne s'est alors beaucoup diversifiée et la concurrence entre les divers courants (prophétique, pentecôtiste, évangélique) est rude.

Moses Orimolade, l'enfant terrible.

La fondation des « Chérubins et Séraphins » résulte de la rencontre d'un prêcheur itinérant, Moses Orimolade, et d'une jeune fille, Abiodun Akinsowon, deux personnages qu'en dehors de l'ardeur de leur foi tout opposait⁸. En effet quand ils se rencontrent, Moses est un campagnard mal dégrossi, boiteux, peu instruit, relativement âgé (il a dans les quarante-cinq ans) tandis qu'Abiodun est une très belle jeune fille de dix-sept ans, instruite, qui a toujours vécu en ville. Moses Orimolade est né à Ikare⁹, en 1879 croit-on.

⁷ Sur l'histoire de ce mouvement cf. Peel, 1968.

⁸ Les informations qui suivent proviennent de Omayojowo, 1982 et de Peel, 1968.

⁹ Ikare est en pays yoruba, en Akoko, une région de collines au nord-est de Lagos.

Selon sa biographie officielle, des événements mystérieux marquèrent son enfance et même sa vie prénatale. On dit que sa mère, alors qu'elle était enceinte de lui et s'occupait à ramasser du bois, l'entendit lui donner des conseils sur la manière de charger son fagot. Elle raconta l'aventure à son mari, Tunolase, et ils décidèrent de consulter un oracle qui déclara que l'enfant à venir serait un saint et prêcherait la parole de Jésus-Christ, ce qui était d'autant plus étonnant que les missionnaires chrétiens n'étaient pas encore arrivés dans leur village. Quand il naquit, il manifesta à nouveau ses étranges capacités en se levant pour faire quelques pas. La femme qui aidait à l'accouchement appuya fortement sur le bébé, tandis que le père récitait des incantations dans l'idée qu'elles calmeraient le nouveau-né. Quand les missionnaires parvinrent à Ikare, Moses fut l'un des premiers à se convertir. Peu de temps après, il fut terrassé par une maladie inconnue¹⁰ et, paralysé, resta alité pendant sept ans. Son état allait en empirant au point que tous croyaient qu'il allait mourir. Selon certains de ses biographes, cet épisode se situe plus tôt dans la vie de Moses et est attribué aux traitements malheureux qui lui avaient été infligés à sa naissance. Dans cette version, il est dit que le père de Moses pensa que les incantations qu'il avait dites, interprétées comme une malédiction, étaient la cause du malheur de son enfant. Sous le poids de cette responsabilité, il tomba dans la mélancolie et mourut. Quoi qu'il en soit, Moses ne fut partiellement guéri (il devait rester boiteux) que par la force de ses prières et à la suite d'une vision qui lui commanda d'aller se baigner dans les eaux d'une rivière voisine. Il trouva la force de se lever et en s'appuyant sur un parapluie, il parvint jusqu'à la rivière, s'y baigna et recouvra la santé. Devenu dès lors prêcheur itinérant, la puissance de la prière était un thème constant de ses prédications. Proche de l'Église anglicane, il préférait néanmoins rester libre de toute affiliation officielle bien que de nombreux pasteurs, impressionnés par la manière dont il citait la Bible alors qu'il était quasiment illettré, eussent aimé l'enrôler dans leur troupe. Il prêcha dans tout le pays et avait la réputation d'être un saint homme. Il vivait très modestement, s'habillait d'une robe blanche et ne se coupait plus les che-

¹⁰ Il existe plusieurs versions de la « maladie » de Moses, le seul fait sûr est qu'il était boiteux, autour de ce handicap ont été brodés différents scénarios.

veux depuis qu'il avait commencé à prêcher. Il n'avait pas d'épouse, transportait son maigre bagage dans un simple panier et refusait tout argent pour les nombreuses guérisons et miracles qu'il accomplissait, seule la charité de ses hôtes lui permettait de subvenir à ses besoins. En 1924, il s'installe à Lagos. Ses sermons en plein air, ses discussions publiques avec des maîtres musulmans, les cantiques inspirés qu'il chantait pendant ses oraisons, les nombreux miracles qu'il accomplissait le rendirent vite célèbre dans toute la ville. Il est un jour appelé au chevet d'Abiodun Akinsowon que la vision d'un ange avait fait tomber dans un profond coma. L'oncle de la jeune fille espérait que le saint homme saurait la ranimer. Abiodun, conseillée par son ange, agréa l'intervention de Moses, et de leur association naquit d'abord un groupe de prière puis l'Église des Chérubins et Séraphins. Nous n'allons pas entrer plus avant dans ce récit. Contentons-nous de signaler, en premier lieu, que c'est à la suite d'une épreuve surmontée (sa paralysie) et parce qu'une vision lui indique une thérapie, que Moses se voue au « travail de Dieu ». En second lieu, il faut noter que le récit de l'enfance de Moses, qui fonde la nature mystérieuse de ses pouvoirs, emprunte ses traits à un cycle de contes yoruba dont le héros est un enfant, nommé Ayantala. Né du pouce de sa mère, dès sa venue au monde Ayantala se montre d'une force prodigieuse, parle comme un adulte et se montre si violent que sa mère l'abandonne dans la forêt. Il y maltraite tellement les animaux qu'il y rencontre que le Créateur est obligé de rappeler auprès de lui cet enfant si peu humain. Dans d'autres versions de ce conte, « l'enfant plus rusé que son père » tue son naïf géniteur en le faisant tomber dans un piège astucieusement monté et oblige sa mère à en manger le foie¹¹.

Samuel Oshoffa et les trois animaux.

Sans être aussi étranges que celles de Moses Orimolade, les circonstances de la naissance de Samuel Bileou Joseph Oshoffa font aussi signe. Le père d'Oshoffa, bien que de confession méthodiste, avait six épouses, qui chacune lui avait donné des enfants, mais tous étaient morts en bas âge

¹¹ Cf. Coussy, 1988 : 67-68. Pierre Smith a remarquablement analysé ces héros enfantins qu'il appelle « enfants de fer » et oppose aux « enfants de beurre » (Smith, 1979 : 329-352).

à l'exception d'une fille. Désirant un fils, Oshoffa senior supplia Dieu de lui accorder ce bienfait, ajoutant que s'il était exaucé, il le vouerait au service de la divinité. Quand l'enfant naquit, il fut d'abord prénommé Joseph comme son père, puis reçut les noms de Samuel, référence biblique à l'enfant d'Anna et d'Elqana (1 Samuel, 1, 20), et de Bileou, début d'une devise yoruba qui signifie : « Si tu veux vivre dans ce monde reste, dans le cas contraire pars, mais je sais que je t'ai spécialement demandé à Dieu. » Ce prénom et la devise qui l'accompagnent renvoient à la naissance des enfants dits *abiku*. Dans la région du Golfe du Bénin, une suite de décès d'enfants en bas âge peut être interprétée comme les allées et venues d'un même esprit perturbateur qui a pris la place de l'enfant dans la matrice de la mère. *Abiku* peut se traduire en yoruba par « nous avons enfanté la mort » ou « né pour la mort ». Herskovits en analysant les contes dahoméens associe les *abiku* aux jumeaux, *hohovi*, et aux orphelins de mère, *nochiovi*, car les uns et les autres sont sous la protection des esprits de la forêt, *azizan*. Il signale que « la logique de leur existence n'a aucune justification en termes humains [...] leur existence témoigne de l'immensité de l'univers dont le monde des hommes n'est qu'une petite partie » (Herskovits & Herskovits, 1958 : 30). Certains pensent qu'ils sont des messagers de Mawu et que cette divinité les autorise, uniquement pour leur propre plaisir, à séjourner dans le monde des hommes (Herskovits, 1967 : 260). Quand un enfant est reconnu comme *abiku*, ses parents accomplissent de nombreux rites pour le retenir sur terre, mais ces cérémonies restent sans effet s'ils ne réussissent pas à trouver et à détruire les objets magiques cachés par l'enfant ou à lui faire avouer le nom qu'il porte dans le monde des esprits ; dans l'un ou l'autre cas il s'agit de rompre son lien avec l'autre monde. Certains pensent qu'un *abiku* même quand il a été fixé en ce monde conserve toujours une personnalité hors du commun et des capacités surnaturelles.

Si la faveur divine voulut que Samuel survive, bien des malheurs devaient marquer son existence, à commencer par la mort de sa mère qui survint alors qu'il était encore très jeune. Pour accomplir sa promesse, son père le confia à un

catéchiste méthodiste sévère qui n'hésitait pas à frapper ses élèves. Mécontent des mauvais traitements que recevait son fils, le père d'Oshoffa le reprit, Samuel suivit alors quelque temps l'enseignement d'une école catholique. Il est ensuite placé chez un autre éducateur méthodiste où il reste six ans, jusqu'au CM2, sans pouvoir obtenir son certificat car, à la suite d'un acte de désobéissance, il est renvoyé de l'école en même temps que tous les autres élèves de sa classe. Il a alors dix-neuf ans. Son père, voyant qu'il ne réussira pas dans les études, lui fait apprendre la menuiserie et le prend dans son propre atelier. Pendant ses études, Samuel s'était épris de Christiana, une jeune fille qui comme lui fréquentait l'école méthodiste. Mais son père, pressé de voir ses petits-enfants, n'accepte pas qu'il épouse Christiana qu'il juge trop jeune, et accueille sous son toit une femme enceinte que Samuel refuse d'épouser. Sur ces entrefaites Christiana meurt. Samuel reste inconsolable pendant près de trois ans, puis se résout sur l'insistance de son père à épouser Loko, une vendeuse de poissons. Le mariage ne fera pas le bonheur de Samuel car Loko se révèle coquette, infidèle et de surcroît stérile. En 1939, son père meurt. Oshoffa abandonne alors le métier de menuisier et cherche à gagner sa vie comme musicien, mais voyant que la profession est précaire, il s'oriente vers le commerce du bois. Il prend une nouvelle épouse qui pas plus que Loko ne lui donnera d'enfant. Il s'éloigne des méthodistes et entre dans l'Église des « Chérubins et des Séraphins » dont une paroisse vient de s'installer à Porto-Novo. Il y rencontre Yaman, une femme mariée, et est accusé de commettre l'adultère avec elle. Bien qu'il nie les faits, ils sont tous les deux renvoyés de l'Église. Samuel épouse Yaman, qui se révélera une femme de bons conseils, mais qui, également stérile, ne lui donnera pas d'enfant. A la suite de ses déboires avec les « Chérubins et Séraphins », Oshoffa fréquente l'Église Chrétienne Primitive, mais il en est également renvoyé à la suite d'événements mal éclaircis. À trente-huit ans, Oshoffa est sans descendance, il n'a plus aucun lien avec les Églises qu'il avait précédemment fréquentées, et le destin clérical auquel l'avait voué son père semble définitivement dans l'impasse. C'est alors qu'il a une première vision.

Nous sommes en mai 1947, Oshoffa, pour son commerce de bois, est allé en forêt accompagné d'un piroguier qui est soudain pris de violentes douleurs intestinales. Oshoffa prend sa bible, lui impose les mains et prie ; aussitôt le piroguier se sent mieux et lui avoue qu'il lui avait dérobé de la nourriture. Il ajoute que Samuel doit être un homme bizarre pour que son acte ait été aussi immédiatement sanctionné par des douleurs. Après avoir dit cela, apeuré, il s'enfuit laissant Oshoffa seul dans la forêt et condamné à attendre du secours car il ne sait pas payer. Il errait dans la forêt depuis trois jours quand se produit une éclipse de soleil¹². Il se jette à genoux pour prier, les yeux fermés, et entend une voix qui lui dit « luli, luli », et lui en livre la signification : « la grâce de Jésus-Christ. » Il ouvre les yeux et voit alors que l'être qui a prononcé ces mots est un singe blanc ailé comme une chauve-souris, possédant deux dents à la mâchoire supérieure et deux à la mâchoire inférieure. Il voit également un oiseau au bec et pattes jaunes, qui ouvre de temps à autre une queue colorée semblable à celle d'un paon, enfin il voit près de lui à sa droite un petit serpent marron au cou gonflé qui semble prêt à le mordre. Oshoffa, sans peur d'être mordu, le saisit, le caresse et le relâche tranquillement. Puis l'un après l'autre, le serpent en dernier, ces animaux disparaissent à ses yeux. Oshoffa prend alors conscience qu'un grand changement s'est produit en lui.

Oshoffa n'a donné qu'un commentaire très elliptique de cette vision lors d'une interview télévisée :

C'est de la bouche du singe que j'ai entendu « luli » ce qui veut dire la grâce de Dieu. Le serpent : son explication est la trahison, comme nous le savons tous c'est le serpent qui a trahi Adam et Eve dans le jardin d'Éden. Pour plus d'explication il s'est enroulé et s'est déplacé de cette manière et non normalement en rampant sur le tronc. Le paon veut dire l'orgueil au plus haut niveau, tel que celui qui a fait chuter Adam. Voilà l'explication que j'ai eue par le Saint Esprit.

Les chrétiens célestes sont peu portés à l'exégèse de la geste de leur prophète, aucun ne semble connaître cette explication qui d'ailleurs est presque aussi mystérieuse que la vision elle-même, et peu se hasardent à produire d'autres

¹² Il s'est effectivement produit une éclipse totale de soleil visible de cette région le 20 mai 1947. *Lumière* (Église du Christianisme céleste, 1972) indique le 22 mai comme jour de cet événement.

commentaires. Par contre, leurs adversaires – les pasteurs des Églises évangéliques – ne manquent pas de dire que ces animaux bizarres et surtout ce serpent sentent le soufre.

Pendant trois mois, Oshoffa continue à errer dans la forêt, il se nourrit uniquement de restes de fruits que les oiseaux laissent tomber à terre et de miel d'abeilles dont il enfume les essaims, et boit l'eau des flaques. Selon le récit de la *Constitution*¹³, il arrive à une colline appelée Fagbe (près de la ville de Zinvié) où il rencontre un homme (qui rejoindra ensuite l'Église) et un grand nombre d'enfants. Il s'enfonce à nouveau dans la forêt à la recherche de sa pirogue. La rivière étant en crue, il monte dans son embarcation et s'abandonne au courant. Des serpents tombent du haut des arbres dans la barque, mais il les saisit avec les mains et les jette dans le fleuve.

De cette période, Oshoffa ne gardait pas une claire conscience, il confie à Obafemi :

La seule et unique chose que j'ai mémorisée fut mes constantes et régulières prières. Quelque temps après je retrouvai mes sens et une fois encore, je commençai par sentir et agir comme à l'accoutumée. Ma première observation fut liée à l'état de mes cheveux hirsutes et touffus. Ma couverture localement tissée à la main, qui était un cadeau de mon père, était aussi sale. Mes habits étaient bien sûr aussi très sales et déchiquetés comme ma couverture. Ce fut l'état de ces vêtements et de ma chevelure qui me donna le premier signe que malgré mon bon état physique, j'étais dans cette forêt depuis un bon bout de temps et qu'entre temps quelque chose m'était arrivé. Et comme j'observais mon entourage, j'eus la conviction que les choses ne pourraient plus être ce qu'elles étaient auparavant. Le SBJ Oshoffa d'antan n'existait plus, l'Oshoffa actuel est une nouvelle créature. Je réalisai que je fus immédiatement transformé après le départ du serpent et que je n'arrivais pas à recoudre convenablement les événements après mon retour à la conscience (Obafemi, s.d. : 77).

Oshoffa finit par arriver à Agongue où il rencontre une de ses connaissances de Porto-Novo, Yesufu, qui prend peur en le voyant car on le croyait mort après sa disparition de plus de trois mois. Dans une maison proche de la sienne à Agongue, Koulihoun, un jeune méthodiste, gisait sur sa couche, mourant, le corps tout enflé. Oshoffa se présente dans la maison et prie en lui imposant les mains. Au grand étonnement de tous les assistants, l'homme éternua, secoua

¹³ Église du Christianisme Céleste, 1980.

ses membres et s'assit sur sa couche. Oshoffa reste quelques jours à Agongue pendant lesquels Yesufu retourne à Porto-Novo et annonce aux parents d'Oshoffa qu'il était revenu, qu'il paraissait étrange « avec des cheveux longs, mal soigné, un accoutrement grossier et débraillé tel un fou » et qu'il ressuscitait les morts. A son retour à Porto-Novo, il est l'objet d'une grande curiosité et reçoit beaucoup de visites. Trois jours après son retour, sa sœur aînée, Élisabeth, vient le voir et en pleurant lui annonce que son fils, Emmanuel Mawunyon Guton venait de mourir. Il se rend au domicile de sa sœur et y rencontre les nombreux guérisseurs traditionnels qui avaient vainement essayé de guérir le malade et se livraient encore à des pratiques occultes. Il leur demande de sortir de la chambre et prie en imposant la main sur son neveu qui revient à la vie.

L'inspiration biblique de l'ensemble de ce récit est évidente : Oshoffa vit une traversée du désert, une épreuve initiatique au sortir de laquelle, profondément changé et grandi, il peut affronter son destin. Notons que le désert biblique n'est pas forcément une étendue de sable, mais plutôt un lieu inculte, sauvage, peu propice à l'habitat sédentaire. Ce lieu qui impose l'isolement et l'austérité de vie est le site idéal de la retraite spirituelle. Et ce récit fait bien penser à différentes figures de prophètes bibliques, particulièrement à Elie qui, sur l'ordre de Dieu, s'était retiré au désert près d'un torrent. Il assiste à une sécheresse extraordinaire et, en sortant de cet endroit, rend la vie au fils de son hôtesse. On peut penser aussi à Jean-Baptiste qui prêchait dans le désert et ne mangeait que du miel, à Moïse qui fut abandonné aux flots et qui devait être ensuite choisi par Dieu pour renouveler l'alliance conclue avec Abraham. L'expérience mystique dont Oshoffa fait l'épreuve évoque également les paroles de Marc (16, 17-18) :

Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru ;
par mon Nom ils chasseront les démons, ils parleront en langues,
ils prendront des serpents dans leurs mains, et s'ils boivent quel-
que poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal ; ils imposeront
les mains aux malades et ceux-ci seront guéris.

Notons que le récit ne fait aucune allusion directe à une souffrance. Si Oshoffa est désorienté quand son

piroguier l'abandonne et effrayé au moment de l'éclipse de soleil, dès qu'il a vu les animaux, il est selon ses propres termes « transformé » et semble ne plus éprouver aucune des angoisses qui devraient être celles d'un homme perdu dans la forêt. De même, ce n'est que lorsqu'il retrouve ses sens qu'il se rend compte de sa saleté et de l'état de ses cheveux et qu'il peut constater qu'il est malgré tout en « bon état physique ».

Albert de Surgy signale sans développer que l'aventure en forêt d'Oshoffa « est étrangement semblable à la retraite initiatique qui s'impose à certains futurs chefs de culte traditionnel lorsqu'ils se trouvent mystérieusement égarés par des génies de brousse »¹⁴. Michel Guéry notait déjà que la « transformation » d'Oshoffa faisait penser à celles des guérisseurs qui disent tenir leur pouvoir d'un passage au pays des morts. Joël Noret établit un parallèle entre cet épisode de la vie du prophète et la réclusion initiatique des adeptes du vodun¹⁵. Sans contester ces analogies, il nous semble que cette partie du récit d'Oshoffa doit surtout être rapprochée des contes qui mettent en scène des chasseurs¹⁶. Un type de contes raconte les aventures d'un chasseur pauvre qui part en brousse et sauve un homme et trois animaux (parmi lesquels il y a toujours un serpent) tombés dans un piège. Le chasseur est mis en danger de mort par la trahison de l'homme qu'il a sauvé et ne doit son salut puis le rehaussement final de sa situation qu'aux animaux reconnaissants qui l'aident à ressusciter le fils ou la fille d'un roi¹⁷. A. Irele rappelle que le personnage du chasseur représente l'idéal masculin, « un héros "d'office" dans l'imagination yoruba »¹⁸. Le chasseur est l'homme supérieur par excellence parce qu'il est amené à franchir constamment les frontières entre le village et la brousse, entre le monde des hommes et celui des esprits, il tire capacité d'agir sur la nature de la fréquentation continue des esprits de la forêt, les *azizan*, grands pourvoyeurs de charmes (*bo*). Depuis huit ans, Oshoffa se rend régulièrement en forêt pour cette forme de chasse qu'est la recherche de bois, son aventure solitaire de trois mois n'est que l'acmé d'une longue relation avec cet univers. Il aimait lui-même souligner que c'était en brousse, alors que ses « seuls compagnons étaient

¹⁴ Surgy, 2001, note 15 de la page 21.

¹⁵ Guéry, 1973 : 2 ; Noret, 2001 : 37.

¹⁶ Le père d'Oshoffa était un chasseur. Une délégation de chasseurs traditionnels participa aux funérailles du Pasteur (Hackett, 1987 : 177).

¹⁷ Pour une analyse de ce type de conte, cf. Denise Paulme, 1976.

¹⁸ A. Irele, « Tradition and the Yoruba writer : D.O. Fagunwa, Amos Tutuola and Wole Soyinka », *Odu*, 11, 1975, p. 82 cité d'après Belvaude, 1989.

des serpents, des crocodiles et des oiseaux », que sa transformation avait eu lieu¹⁹. Bien qu'il attribue son salut aux prières qu'il prononçait constamment, on peut penser aussi que le fait qu'il se concevait comme un *abiku* a joué un rôle important dans son aventure. Les esprits *abiku* en tant qu'ils sont les habitants naturels de la forêt n'ont rien à craindre de leurs compagnons ordinaires : les animaux sauvages et les génies de la forêt.

Quelques mois plus tard, lors d'une seconde vision, un messager divin ordonne à Oshoffa de fonder une Église qui sera « la dernière barque pour le salut » et de commencer immédiatement à célébrer le culte dans sa maison, ce qu'il fait. Oshoffa nous dit que les nombreux miracles, guérisons et prodiges, qui s'accomplissaient à travers lui, attirèrent tant de fidèles venus des autres Églises que leurs représentants le persécutèrent, particulièrement les prêtres catholiques. Il affirme à plusieurs reprises que c'est à la suite de ces persécutions catholiques qu'il a dû quitter Porto-Novo, d'abord pour la vallée de l'Oueme où il évangélisa les pêcheurs toffins, ensuite pour le Nigeria quand ces pêcheurs ouvrirent une paroisse sur la plage de Makoko (Lagos). Les chrétiens célestes attribuent également à une menace, celle-là venue du pouvoir politique, le fait qu'en janvier 1976, Oshoffa quitta définitivement le Bénin, où se durcissait le régime marxiste-léniniste de Kérékou, pour s'installer au Nigeria. En 1981, Oshoffa adresse une lettre à celui dont il avait fait le représentant de l'Église auprès des autorités béninoises. Il écrit :

Notre Église est beaucoup plus surveillée par les autres Églises que par les autorités. C'est à ce but que nous devons faire attention. Ce sont ces Églises qui donnent de faux renseignements aux autorités contre notre Église parce qu'elle est puissante²⁰.

Malgré toutes ces allégations, il semble bien que l'Église en ses débuts n'ait fait l'objet d'aucune répression particulière. Cette hantise qui marque le discours du prophète semble plutôt être une réponse au mépris dans lequel on le tenait au Bénin. Penser que votre puissance fait que l'on vous persécute est plus satisfaisant que reconnaître que votre insignifiance fait que l'on vous ignore. Néanmoins,

¹⁹ Entretien avec F. Olorunisola publié dans *Drum Magazine*, Janvier 1980, cité par J.K. Olupona (1987).

²⁰ Document du 4 août 1981 circulant dans l'Église, intitulé « Conseils à mon représentant de l'Église du Christianisme Céleste au Bénin, l'Évangéliste Lucien N. Tiamou, par moi Révérend S.B.J. Oschoffa, Prophète Pasteur Fondateur de l'Église du Christianisme Céleste en tournée au Nigeria » (1 p.).

au plus fort de la période marxiste-léniniste, l'Église fut interdite pendant trois ans et sa réouverture soumise à une réduction du nombre de ses paroisses et à une sérieuse limitation de ses manifestations publiques. Pendant cette période, les fidèles béninois purent à bon droit s'abandonner à leurs sentiments de persécution et s'identifier à des martyrs du Christ. Ce qu'ils font encore aujourd'hui quand ils doivent essuyer les critiques des pasteurs évangéliques prompts à juger que les rites célestes sentent le fagot. En étudiant le parcours de Paul Sonanoumeto, nous allons revenir sur le rôle que peut jouer le sentiment de persécution dans la quête de légitimité, mais auparavant nous allons évoquer certaines pratiques des fidèles qui pourraient donner à penser que l'Église encourage fortement l'ascétisme.

Oshoffa a organisé, par le sacrement de l'onction, la redistribution de son charisme de guérison. A chaque fois qu'un fidèle reçoit l'onction qu'Oshoffa (aujourd'hui son successeur) est seul habilité à donner, il obtient la confirmation de ce pouvoir et a la possibilité de monter en grade sur l'échelle de la hiérarchie céleste. Mais le charisme le plus prisé est celui de prophétie ou de vision, dont on dit que seul Dieu peut le donner. Ce don reste parfois caché et ne s'actualise que lorsque le fidèle en fait l'ardente prière à Dieu. Pour obtenir le don de vision, beaucoup de chrétiens célestes sont prêts à faire de grands sacrifices et particulièrement à se mortifier dans leur chair par d'interminables séances de prière ou par le jeûne, bien que cette dernière pratique ne fasse pas partie de celles que recommande leur prophète²¹. L'évangéliste Élisée Agré de Côte d'Ivoire, en introduction à sa brochure *Les principes de l'Église du Christianisme Céleste*, relate :

²¹ Le jeûne n'est observé que pendant la Semaine sainte. Oshoffa disait : « Notre jeûne est de marcher pieds nus quand nous endossons notre robe de prière. Plus d'autres carêmes pour nous, sauf pendant les six ou sept jours pour commémorer la semaine marquant la souffrance de Notre Seigneur Jésus-Christ » (Église du Christianisme Céleste, 1974).

En février 1980, j'avais deux ans de vie chrétienne. Comme tout nouveau converti, je passais le clair de mon temps dans la prière surtout à la recherche du don de prophétie et de vision. Ainsi je jeûnais très souvent pendant sept jours, voire vingt-et-un jours. Et comme aucun signe du don du Saint-Esprit ne se manifestait en moi, un jour je résolus de jeûner quarante jours, ne buvant que de l'eau, le soir au coucher. Je réussis à jeûner vingt-huit jours ; mais le vingt-neuvième jour, je tombai gravement malade et le Saint-Esprit me demanda de ne plus continuer à mortifier ma chair, car la grâce du Seigneur est déjà sur moi. Mais n'étant

pas convaincu de cette révélation, je me jetais dans les cérémonies de prière... tous genres de cérémonies de prière ont été faites. Néanmoins après trois mois, je ne reçus toujours pas de manifestations spirituelles dans ma chair (1995 : 9).

Les chrétiens célestes qui pensent qu'en châtiant leur chair ils grandiront en esprit tiennent cette idée plus de la lecture de l'histoire des saints catholiques que des enseignements de leur propre Église. Leurs prédicateurs leur rappellent souvent que trop jeûner ne fera que les rendre malades, ce qui n'est pas une bonne manière de respecter les ordres divins ; et comme ils aiment à illustrer leurs prêches d'anecdotes propres à frapper l'imagination, l'un d'eux conta un jour celle-ci :

Un frère s'était mis en tête de jeûner pendant vingt-et-un jours. Après le septième jour, il était endormi quand un ange est venu le voir pour lui dire : « Mon frère, il faut donner des ordres à ta maison, parce que tu es tellement pur et saint maintenant que tu ne peux plus vivre parmi les hommes. Je suis venu pour t'emporter au ciel. Alors, donne des ordres à ta femme et à tes enfants et on va t'emporter. » « Mais mon jeûne ce n'est pas pour la mort, c'est pour faire des miracles ! », a répondu le frère. Alors il s'est réveillé, il a appelé sa femme. Il a dit : « La sauce d'hier, est-ce qu'il en reste ? » La femme de lui dire : « Mais tu jeûnes, non ? » Il a dit : « Quel jeûne ? Je ne jeûne plus. » Il s'est levé, il a mangé, la nuit-là, pour dire à l'ange : je ne suis plus saint, je n'irai pas avec toi. Et depuis il ne jeûne plus, même si on dit qu'il y a jeûne pour tout le monde, il dit : « Non ! Moi je suis à part, je ne jeûne plus ! »

Si le Christ disait : « Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes » (Jean 14, 12), les prophètes sont rarement aussi partageux de leurs pouvoirs, car ils ne peuvent pas mettre à la portée de tous ce qui justement les distingue au-dessus de tous. Oshoffa n'admettait pas que l'on puisse s'essayer à l'égaliser. Lors d'une réunion du comité directeur de l'Église à Porto-Novo, en 1975, visant des fidèles qui prétendaient opérer des guérisons miraculeuses et en étaient tombés malades, un assistant fait remarquer que personne ne doit chercher à outrepasser ses dons spirituels. Oshoffa renchérit aussitôt en rappelant que ceux qui avaient cherché à imiter saint Paul avaient dangereusement échoué dans cette voie, il poursuit en disant²² :

²² Ce qui suit est tiré d'un document intitulé « Procès-verbal de la réunion du comité directeur supérieur de l'E.C.C. (élargie aux délégués des paroisses de l'Ouémé et de l'Atlantique tenue à Porto-Novo le 15 février 1975) ». Une photocopie de ce document nous a été communiquée par le secrétariat de la paroisse de Sikécodji.

J'ai été appelé, ils ne l'ont pas été avec moi, c'est moi qui les ai appelés à mon tour. J'ai été le seul à passer trois mois en brousse et seul j'ai vu et écouté ce qui m'a été révélé. Seul aussi, j'ai suivi et entendu le Christ qui m'était apparu. Que chacun se contente donc de ce qui lui est donné et l'exerce dans son cadre précis sans chercher à extrapoler...²³

Le problème du prophète qui, comme le disait savamment Weber, consiste à savoir sauvegarder « durablement l'existence *économique* de la distribution de la grâce »²⁴, est exprimé de plaisante façon par un personnage de Wole Soyinka : le frère Jero qui est prophète parmi beaucoup de ses collègues.

Mais attention, il y œuf et œuf. C'est la même chose pour les prophètes. Moi je suis né prophète. Je crois que mes parents avaient remarqué que j'avais en naissant les cheveux d'une épaisseur et d'une longueur inhabituelles. Ils me descendaient jusqu'aux yeux et jusqu'au bas de la nuque. Ce fut pour eux un signe indubitable : j'étais désigné par la nature pour être prophète. Et ma foi, en grandissant j'ai pris goût au métier. A l'époque, c'était un métier très respectable, et la concurrence restait loyale. Mais depuis quelques années, la plage est devenue un endroit tellement couru qu'on s'arrache littéralement les emplacements et la profession a bien perdu de sa dignité (Soyinka, 1979 : 113).

Paul Sonounameto et l'Écriture

Paul Sonounameto ne se revendique pas « prophète » et se décrit simplement comme un « serviteur de Dieu ». Il est né vers 1940, à Abomey. S'il écrit sa biographie (en 1986), c'est, dit-il dans l'introduction de ce texte, pour faire « connaître les œuvres de notre ennemi qui est Satan ou Diable et les œuvres de notre Dieu et de son fils Jésus-Christ; car ceux qui rentreront dans le Royaume de Dieu doivent souffrir par les œuvres de Satan, de même ceux qui prêchent la vérité qui est dans la parole de Dieu doivent souffrir par son plan ».

L'auteur se présente ensuite brièvement : il n'est jamais allé à l'école pour apprendre à lire et à écrire et que dans sa jeunesse il exerçait le métier d'aide-cuisinier. Etant né d'une lignée royale, il était adepte des cultes *nesuxwe*²⁵ et avait également « pratiqué tout ce qui se fait dans les couvents de

²³ Ces paroles évoquent Weber (1971 : 465) : « Il ne faut pas oublier un instant que Jésus appuyait *entièrement* sa propre légitimation sur le charisme magique qu'il ressentait en lui, sur sa prétention que lui, et lui seul, connaissait le Père... »

²⁴ Weber, 1996 : 168.

²⁵ Cultes vodun des ancêtres royaux.

kouvito²⁶ c'est-à-dire revenants ». À la mort de son père, il décide de se rendre à Cotonou et d'y apprendre un nouveau métier. Il obtient son diplôme de menuisier et ouvre son propre atelier. C'est alors qu'il commence « à aller avec les femmes impudiques dans les maisons de tolérance » et à passer ses fins de semaine à s'enivrer au point de battre sans raison les apprentis qui étaient chez lui. « Quelques temps après le diable m'a poussé à prendre la femme d'autrui » explique-t-il. Elle lui donne un enfant, mais malgré tous les « gris-gris » fabriqués pour sa protection l'enfant meurt. Il se sépare de cette femme et en épouse une autre. Un couple de ses amis vient résider avec eux. Tous les « gris-gris » qu'ils fabriquent pour se protéger s'avèrent vains. Cet ami se renseigne sur le Christianisme Céleste et comprend « que les fidèles de cette secte sont protégés des gris-gris ». Les deux couples entrent dans l'Eglise, celui de son ami ne tarde pas à la quitter, mais lui et son épouse y restent car Paul Sonanoumeto cherchait « à comprendre leur prédication et le livre dans lequel ils lisent la parole ; c'est-à-dire la Sainte Bible ». Un de ses cousins s'étonne quand il voit qu'il s'est acheté une bible en gun, mais il lui rétorque que Dieu peut l'aider, et tous les soirs, pose la bible sur une table et prie Dieu de l'aider à la lire. Il finit par être exaucé. Selon une logique très caractéristique des nouveaux convertis, il constate que c'est au moment où il est touché par la grâce que l'action satanique redouble : « Le diable a animé ma femme dans l'assemblée. » Son épouse le trompe ouvertement et va même jusqu'à le frapper dans l'église. Les fidèles lui conseillent de lui infliger une sérieuse correction, mais il refuse car Dieu enseigne la patience et le pardon. Les autres paroissiens se moquent de lui et pensent qu'il est fou. C'est alors qu'il comprend « qu'il y a beaucoup de choses anormales » dans l'Église et qu'il entreprend de les dénoncer. Sa femme continue à le tromper ouvertement avec plusieurs fidèles puis finit par le quitter pour se mettre en ménage avec un visionnaire de la paroisse. Les Anciens de l'Église décident de suspendre son ex-épouse, mais il s'y oppose, de même qu'il refuse qu'on envoie le suborneur dans une autre paroisse. Non seulement il cherche toujours à s'asseoir près du frère qui lui a pris sa femme, mais il lui rend visite dans

²⁶ Société de masques incarnant les ancêtres.

sa maison et lui prêche la bonne parole, de plus il donne de l'argent à la mère de cet homme chaque fois qu'elle en a besoin et vient lui demander de l'aide. Il interprète tous les fâcheux événements qui se sont succédé dans son existence en terme de tentations diaboliques : « C'est bien moi que le diable cherchait par toutes ces astuces [...] Pour le diable je devrais haïr celui qui a pris ma femme afin que l'esprit de Dieu m'abandonne. Voilà ce que le diable cherchait. » Après avoir rendu grâce à Dieu qui lui a permis de surmonter cette épreuve, il enchaîne sur « les souffrances qui lui ont été infligées par les responsables du Christianisme Céleste ».

Ayant constaté en étudiant la Bible que nombre des pratiques de l'Église ne sont pas conformes aux saintes Écritures, il prévient les responsables de sa paroisse, qui tombent d'accord avec lui, mais lui répondent qu'Oshoffa n'acceptera pas « qu'on change les pratiques ». Il a l'occasion de rencontrer le fondateur et commence à lui expliquer ses erreurs, mais ce dernier s'énerve et le congédie. Six mois plus tard, il le rencontre à nouveau. Il a pris soin d'écrire sur une feuille de papier les références de divers versets bibliques qui interdisent certaines cérémonies chrétiennes célestes et demande au fondateur de les lui expliquer. De nouveau Oshoffa se fâche, le renvoie et lui ordonne de ne plus revenir chez lui. « Ce même jour il m'a dit de sortir de son Église et de ne plus mettre pied dans aucune paroisse de sa secte. » Mais Paul Sonounameto s'obstine à fréquenter l'Église car, dit-il, il ne peut pas quitter la personne qui l'a baptisé au nom de Jésus. Dans toutes les paroisses célestes où il se rend, les fidèles se moquent de lui, l'insultent, l'outragent, le calomnient, le frappent « puisque c'est leur Pasteur qui leur a donné l'ordre ». Ils vont même jusqu'à le faire convoquer au commissariat de police en portant contre lui de fausses accusations. Nous résumons en quelques lignes le récit des « tribulations » de notre auteur qui occupe plusieurs pages dans sa brochure. Il pourrait en écrire bien d'autres, mais il dit qu'il s'arrête là car il sait bien que ce ne sont pas ses frères et sœurs en Christ qui l'ont fait souffrir, « mais le diable qui est notre ennemi ».

Contrairement au récit précédent, aucun fait extraor-

dinaire, aucune vision, n'est signalé comme étant ce qui a déclenché la création de son Église. Il dit simplement :

Mes Frères et Sœurs du monde entier, après tout cela nous avons déposé une demande d'autorisation de professer notre foi, par la création d'une Assemblée dénommée « Église d'Évangélisation de la Parole du Christ au Monde » auprès des Autorités dans la même année²⁷. C'était en 1969.

Au moment où Paul Sonounameto écrit sa biographie, son Église a déjà connu deux schismes. La suite du récit est consacrée à l'exposé des nouvelles souffrances que lui ont fait subir ces brebis égarées qui ont quitté son Église en entraînant la majorité des fidèles avec elles et sont allées en fonder de nouvelles en pensant qu'elles pouvaient « devenir Chefs sans changer leurs mauvaises habitudes »²⁸. A nouveau, l'auteur explique toutes les insultes et calomnies qu'il a dû essuyer de leur part et termine en demandant leur pardon à Dieu et en constatant que ceux qui veulent marcher dans la vérité doivent « souffrir obligatoirement par Satan ».

Bien que ce récit se présente comme une victoire sur Satan, il apparaît surtout comme une victoire sur l'illettrisme²⁹. Le seul « miracle » relaté est l'acquisition de la lecture, fait qui sortira l'auteur de ses turpitudes ordinaires, mais déclenchera les foudres de Satan. La connaissance de la Bible qu'il acquiert alors lui permettra de critiquer le Christianisme Céleste, et causera sa seconde série de malheurs et son rejet de cette Église. Comme un chrétien n'en a jamais fini avec Satan, il trouvera des ennemis au sein de sa propre assemblée. La souffrance apparaît bien comme le moteur du récit, résultat de la persécution, elle constitue la preuve que le héros marche dans le droit chemin, comme Jésus le proclamait dans les Béatitudes.

Les Églises dont il a été question ici sont d'abord des lieux de guérison. Aux fidèles qui les rejoignent pour trouver une solution à leurs maux, toutes proposent l'obéissance aux lois divines comme seule véritable voie de la délivrance. Les nombreux guérisseurs et devins de la place qui n'utilisent pas le registre chrétien, mais jouent sur celui de la tradition, allient un savoir technique (des plantes médi-

²⁷ La doctrine soutenue par cette Église a évolué au cours du temps, d'abord proche de celle du Christianisme Céleste, elle s'est rapprochée de celle des Églises évangéliques, bien que les responsables de ces dernières soient loin de lui accorder leur blanc-seing.

²⁸ Le premier schisme a donné naissance à l'Église « Union et Renaissance des Hommes en Christ » qui est une des plus grandes Églises évangéliques du Bénin. Les fondateurs de cette Église disent qu'ils sont sortis de celle de Paul Sonounameto à cause de l'immoralité de ce dernier et parce qu'il avait institué une mise en commun de tous les biens des fidèles dont il était le seul à profiter.

²⁹ Si Paul Sonounameto n'est jamais allé à l'école, c'est aujourd'hui un grand producteur de brochures d'évangélisation.

nales ou d'un mode de divination) avec une initiation qui leur confère une maîtrise particulière d'un savoir qui sans elle resterait de l'ordre du commun. Les chrétiens souffrants attendent également du fondateur de leur Église (ou des spécialistes de la guérison qu'il met en place dans son institution) qu'il dispose de quelque chose de plus que le simple savoir que tout un chacun peut acquérir en lisant la Bible. Ils le considèrent comme un intermédiaire entre eux et la divinité qui mieux que d'autres peut comprendre la parole du dieu, le toucher par sa prière, capter son pouvoir et en user à leur bénéfice. Pour répondre à leurs attentes, les fondateurs d'Églises doivent construire leur personnage et choisir une stratégie qui les légitimera.

Parmi les cas que nous avons examinés, seul Paul Sonounameto ne choisit pas d'avoir recours au merveilleux chrétien (ou autre), parce que justement il construit son personnage en s'opposant à une Église qui elle fait grand usage de prodiges. Il est significatif qu'il quitte le Christianisme Céleste au moment où de nombreux cadres l'intègrent et s'efforcent de lui donner une respectabilité à grands renforts de règlements et d'écrits divers. Alors qu'il est illettré, Paul Sonounameto cherche à jouer cette carte pour son propre compte et, voulant s'en tenir à une stricte orthodoxie chrétienne, n'a pour seul recours que monter sa souffrance en épingle (et en écrits) en se prétendant martyrisé par ses anciens frères et sœurs. Orimolade et Oshoffa ont usé d'une toute autre tactique en faisant appel au merveilleux chrétien comme à celui des contes populaires. Pour l'un et l'autre, il s'agit de mettre en place un dispositif qui joue le même rôle que l'initiation et les produit « différents ». Dans le cas d'Orimolade, il n'est pas sûr qu'il ait lui-même procédé à cette construction, peut-être résulte-t-elle plutôt de l'idéalisation de ses premiers adeptes³⁰. La différence de nature que doit montrer le prophète est, dans son cas, attribuée à une conception merveilleuse qui comme le frère Jero de Soyinka le fait « naître » prophète. La souffrance n'est pas absente de cette destinée, mais elle apparaît sous la forme d'une épreuve surmontée qui vient étayer son discours sur la foi comme seul recours thérapeutique.

³⁰ Moses Orimolade est mort en 1933, peu de temps après la création de l'Église.

Dans le cas d'Oshoffa, nous disposons de plus de matériaux pour examiner la manière dont il construit son personnage. Dans une phrase que nous avons citée précédemment, Oshoffa énonce les faits qui, selon lui, le rendent supérieur aux autres. Il constate qu'il a « été appelé », entendant par là qu'il a reçu l'ordre divin de fonder une Église. Il dit ensuite qu'il a passé trois mois en brousse où il a vu et écouté ce qui lui a été révélé, enfin il dit que le Christ lui est apparu. L'autobiographie d'Oshoffa, telle qu'il l'a livrée aux cours de divers prêches ou discours retranscrits dans la constitution de l'Église nigériane, fait état, parmi de nombreux miracles et prodiges, de plusieurs visions du Christ et de deux apparitions du fils de Dieu. Dans un contexte déjà fortement concurrentiel, il faut bien le cumul de ces signes pour accréditer le prophète. Dans cette énumération, l'idée d'épreuves endurées ou de tourments corporels est totalement absente. L'imitation du Christ qui guide le comportement de l'anachorète ou du martyr n'est pas ce qui conduit Oshoffa. À l'inverse, parce qu'il a été « appelé » et « transformé », il pense qu'il peut exercer son charisme de guérison en dehors de toute pratique ascétique. Après avoir narré une guérison miraculeuse, il commente :

Ces miracles ne sont pas accomplis par ma propre puissance, je ne suis que le serviteur de Celui qui m'a envoyé. C'est pour cela que je n'ai pas besoin de me livrer à des assauts de prières, de veiller toute la nuit, de jeûner ou de m'infliger une quelconque ascèse (Église du Christianisme Céleste, 1980, article 56).

On ne saurait dire plus clairement que la souffrance n'est pas ici un critère d'excellence. Ce qu'Oshoffa cherche à démontrer quand il nous expose son parcours « spirituel » est que la volonté divine l'a instrumentalisé. Sa propre individualité a disparu, il n'est plus que le réceptacle du divin que toute volonté d'homme échouerait à transformer. Tel un prophète biblique, l'Éternel a mis en lui son esprit (Nombres 11, 24-29). Ses fidèles en sont bien convaincus qui, dans la doxologie qui doit être intégrée à toute prière pour qu'elle soit efficace, s'adressent souvent au « Dieu d'Oshoffa », comme ils peuvent dire « Dieu de Moïse, Dieu d'Abraham, etc. »³¹.

³¹ De même les fidèles des « Chérubins et Séraphins » s'adressent au « Dieu d'Orimolade ».

Toutes les vies de saints ou de prophètes se ressemblent en ce qu'elles organisent un avant et un après autour d'une coupure radicale : le moment où est reçu la grâce, où Dieu se saisit de sa créature et fait de sa vie un destin. Tout le travail des biographes (ou des hagiographes) vise à construire le contraste entre les souffrances du monde de l'avant et l'indifférence au monde de l'après. Pour prévenir la question du « pourquoi lui ? » – que quelque sceptique pourrait se hasarder à émettre – des signes sont posés qui jalonnent la vie d'avant la sidération comme autant d'indices qui la justifieront. Ce modèle, tous les chrétiens le connaissent, alors faut-il s'étonner, quand ils choisissent cette voie, qu'ils le suivent ? Ceux qui placent en Dieu leur appui trouvent en leur cœur des chemins tout tracés !

Au delà de l'image d'eux-mêmes que nous tendent les fondateurs que nous avons évoqués, il faut souligner que, de manières diverses, ils furent rejetés des Églises qu'ils fréquentaient. Ce type d'échec comme l'incapacité à réussir une vie « normale » pèsent sans aucun doute leur poids dans la décision de se faire berger d'âmes, mais il est douteux qu'ils y suffisent. Les églises africaines sont pleines de malheureux qui ne se transforment pas en fondateurs d'Église. A propos de ceux qui parviennent à transmuier la souffrance quotidienne en réussite ecclésiale, il faut reconnaître, comme le disent les chrétiens célestes quand on les interroge sur leur prophète, qu'il y a là un « mystère ».

Références bibliographiques

- Agré, É.
1995 *Les principes de l'Église du Christianisme Céleste*, Côte d'Ivoire, Les Éditions de la Pierre Angulaire.
- Balandier, G.
1971 [1955] *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire*, Paris, PUF.
- Belvaude, C.E.
1989 *Amos Tutuola et l'univers du conte africain*, Paris, L'Harmattan.
- Bureau, R.
1975 « La religion du prophète » in *Prophétisme et thérapeutique*, Paris, Hermann, pp. 87-120
- Coussy, Denise
1988 *Le roman nigérian*, Paris, Silex.
- Église du Christianisme Céleste / Celestial Church of Christ
1972 *Lumière sur le Christianisme céleste*, Porto Novo, Imprimerie nationale.
1974 *Lumière sur le Christianisme céleste provenant du Révérend Pasteur S.B.J. Oschoffa. Paroles essentielles prononcées par le Révérend Pasteur S.B.J. Oschoffa*, Lagos, s.e.
1980 *Constitution*, Celestial Church of Christ, Nigeria Diocese.
- Guéry, M.
1973 *Notes de travail sur le Christianisme Céleste*, texte ronéoté, septembre 1972-1973.
- Hackett, R.I.J.
1987 « Thirty Years of Growth and Change in a West African Independent Church : a Sociological Perspective » in R.I.J. Hackett (dir.) *New Religious Movements in Africa*, New York, Edwin Mellen, pp. 161-177.
- Herskovits, M.J.
1967 [1938] *Dahomey. An Ancient West African Kingdom*, Evanston, Northwestern University Press, 2 vol.
- Herskovits, M.J. & F.S.
1958 *Dahomean Narrative*, Evanston, Northwestern University Press.
- Noret, J.
2001 *L'Église invisible. Deuil, souci et statut des morts chez les Chrétiens célestes du Sud-Bénin*, Mémoire de licence en anthropologie, Université libre de Bruxelles.
- Obafemi, O.
s.d. *Samuel Bilewu Joseph Oschoffa, don du XX^{ème} siècle de Dieu à l'Afrique*, traduction française de Ayeboua-Aduayom E.P, Abeka, Jones Printing Press (1986 pour l'original anglais).

- Olupona, J.K.
 1987 « The Celestial Church of Christ in Ondo : A Phenomenological Perspective » in R.I.J. Hackett (dir.), *New Religious Movements in Africa*, pp. 45-73.
- Omayojowo, J.A.
 1982 *Cherubim et and Seraphim : The History of an Independent Church*, New York, Nok Publishers.
- Paulme, D.
 1976 *La mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard.
- Peel, J.D.Y.
 1968 *Aladura : A Religious Movement among the Yoruba*, Londres, IAI/Oxford, Oxford University Press.
- Quenum, M.
 1983 [1936] *Au pays des Fons. Us et coutumes du Dahomey*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Smith, P.
 1979 « Naissances et destins : les enfants de fer et les enfants de beurre », *Cahiers d'Études Africaines* 73-76, pp. 329-352
- Sonounameto, P.
 1986 *Biographie du Serviteur de Dieu Paul Sonounameto, Fondateur de l'Église d'Évangélisation de la Parole du Christ au Monde*, Cotonou, texte ronéoté.
- Soyinka, W.
 1979 *Les Tribulations de Frère Jéro*, in *Les gens des marais*, traduction d'É. Janvier, Paris, L'Harmattan (1964 pour l'original anglais).
- Surgy, A. de
 2001 *L'Église du Christianisme Céleste, un exemple d'Église prophétique au Bénin*, Paris, Karthala.
- Weber, M.
 1971 *Economie et Société* Paris, Plon.
 1996 *Sociologie des religions*, textes réunis et traduits par J.-P. Grossein, Paris, Gallimard.